



**Richard Wagamese**  
sur le déracinement  
culturel *Page F 3*



**Dalie Giroux**  
invite le Québec à se  
«désinférioriser» *Page F 6*

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 OCTOBRE 2017



ISTOCK

## Libérer l'Amérique de ses chaînes esclavagistes

Ta-Nehisi Coates et Colson Whitehead mettent des mots sur du papier comme d'autres posent un genou à terre pendant un hymne national

FABIEN DEGLISE

**D**epuis 25 ans, à chaque session parlementaire aux États-Unis, le représentant démocrate à la Chambre des représentants, le patriarche des lieux, John Conyers, élu depuis 1965 dans le Michigan, entre dans la même impasse en proposant au Congrès de mettre en place une «commission d'étude des propositions de réparations pour les Afro-Américains». 25 ans de refus systématique, d'indifférence, de silences gênés, que la chambre soit sous l'influence des démocrates ou des républicains, souligne Ta-Nehisi Coates dans un nouvel essai percutant intitulé *Le procès de l'Amérique* (Editions Autrement).

Et l'essayiste, auteur d'*Une colère noire* en 2016 et de *Grand combat* l'an dernier, ajoute: «Le fait que la proposition n'ait jamais été débattue [...] indique que notre réticence ne prend pas sa source dans la difficulté de mise en œuvre, mais dans une inquiétude plus existentielle. Car, si l'on parvenait à démontrer que [...] les conditions de vie de l'Amérique noire ne sont pas inexplicables, mais qu'elles sont la conséquence logique et inévitable de plusieurs siècles d'ostracisme, cela obligerait la plus vieille démocratie du monde à une profonde remise en question.»

Le dernier propriétaire d'esclaves est mort depuis très longtemps, fait remarquer Ta-Nehisi Coates, mais pas les traces de son système d'exploitation, de la soumission qu'il a imposée à un peuple, de sa mise en commerce des corps

humains et de sa création d'une richesse non partagée, d'une économie fondée sur l'asservissement d'une bonne part de la population. Un héritage toujours délétère qui se révèle dans les tweets d'un président, dans les meurtres de citoyens noirs par des policiers blancs, dans les statistiques de l'incarcération, de la pauvreté, de la violence, de la sous-éducation et qu'il est temps d'affronter une bonne fois pour toutes, croit l'essayiste, en posant des mots sur du papier comme d'autres posent un genou à terre en introduction d'une rencontre sportive.

Ne plus taire l'intolérable: c'est ce qu'a décidé de faire Colson Whitehead dans son remarquable et remarqué *Underground Railroad* (Albin Michel) que Barack Obama, premier président afro-américain des États-Unis, a placé en 2016 sur la liste de ses lectures d'été, propulsant le jeune romancier new-yorkais sur le devant de la scène, celle où convergent de plus en plus de voix appelant à affronter les fantômes d'un passé commun, au pays de Donald Trump, pour rendre réellement possible l'émancipation d'un peuple.

Dans ce roman, à la plume sensible et précise, Cora, une jeune esclave maltraitée par les Randall sur une plantation de la Géorgie, se laisse embarquer par Ceaser dans une course folle vers la liberté par l'entremise d'un «chemin de fer souterrain», incarnation fantaisiste dans le récit de Whitehead de ce célèbre réseau de passeurs qui, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, a soustrait 100 000 esclaves du joug de leurs propriétaires blancs en les amenant au Mexique, dans

les États abolitionnistes du Nord, ainsi qu'au Canada. Harriet Tubman a été une figure forte de ce réseau fondé sur des chariots à double fond et des progressistes, toutes couleurs unies, plus clandestin que réellement souterrain.

En montant dans ce train, Cora va tenter de se libérer de ses chaînes, en gardant en tête les images fortes de ces «hommes pendus à des arbres, abandonnés aux bises et aux corbeaux», de ces «femmes entaillées jusqu'à l'os par le fouet à lanières», de ces «corps vivants ou morts, mis à rôti sur des bûchers», de ces «pieds tranchés pour empêcher la fuite», de ces «mains coupées pour mettre fin au vol». Elle va être traquée par un chasseur d'esclaves insatiable et sadique, Ridgway, figure romanesque du blanc suprémiste en totale rupture avec son humanité et en étrange cohérence avec quelques discours du présent. Le tout donne corps à cette invitation lancée au départ par le chef de gare: «Si vous voulez voir ce qui est vraiment ce pays, comme je dis toujours, y'a rien de tel qu'un voyage en train. Regardez au-dehors quand vous filerez à toute allure, vous verrez le vrai visage de l'Amérique», lance-t-il aux fugitifs en fermant la portière du wagon.

Récit d'une évasion par le rail comme métaphore d'une histoire dont on remonte inlassablement le fil par la violence du détail et par ces destins humains marqués au fer rouge, voilà toute l'intelligence et la force du bouquin de Colson Whitehead, qui rappelle ce temps où l'on crevait les yeux d'un esclave qui avait osé regarder les mots sur une pancarte pour être sûr que les autres

VOIR PAGE F 2 : AMÉRIQUE

RENCONTRE

## La parité, c'est aussi l'amour de l'autre

Martine Delvaux réfléchit à la transmission féministe dans une longue lettre à sa fille

DOMINIC TARDIF

«Est-ce qu'on peut penser le féminisme sans penser l'amour?» demande Martine Delvaux dans les premières pages du *Monde est à toi*, une lettre d'amour écrite à sa fille adolescente, avec au cœur ce désir de contempler «ce qu'il y a de féministe dans cet amour-là».

Ça fait déjà trois fois le mot «amour» — vous l'aurez remarqué si vous êtes attentifs — et ce n'est pas innocent. «Oui, ça peut avoir quelque chose d'étonnant», reconnaît l'universitaire, qui réfléchit dans ce nouveau livre à la transmission féministe, mais qui évite avec un luxe de précautions de faire pleuvoir sur la tête des mères, et des femmes en général, une énième série d'injonctions. «C'est étonnant de voir "amour" et "féminisme" côte à côte, parce qu'on pense encore que le féminisme, c'est la haine des hommes — ça, c'est le cliché —, mais aussi parce que l'on conçoit difficilement que la lutte politique ou la quête d'universaux soient liées à quelque chose d'aussi fondamental que l'amour.»

«Je voulais ramener ces mots-là ensemble parce que la

parité, ce n'est pas juste la parité hommes-femmes comme on l'entend à l'Assemblée nationale, poursuit-elle. La parité, c'est un engagement éthique et l'éthique, c'est l'amour de l'autre. Je sais que ça fait fleur bleue ou chrétien, mais j'y tiens. J'essaie d'élever ma fille en lui faisant comprendre qu'on ne peut pas poser un regard méchant sur les autres. C'est une manière de lui dire que l'amour est au centre de tout, et c'est très féministe ça pour moi.»

### Féminins et féminismes pluriels

Plus qu'une simple lettre, *Le monde est à toi* pourrait aussi être qualifié de journal de bord d'une mère qui marche aux côtés de sa fille et l'observe avec passion, sans lui dicter la route à emprunter, bien qu'en prenant soin de lui fournir de précieux outils de navigation, dont celui du doute quant aux identités figées.

L'écrivaine célèbre ainsi par le fait même un féminin et un féminisme pluriels, s'incarnant joliment dans la liste des féministes préférées de sa fille, un arc-en-ciel où rayonnent entre autres «Beyoncé, Jo dans Les

quatre filles du docteur March, Tori l'amie de Tris dans *Divergence* et la gang de filles en secondaire 3 qui portent toujours un pantalon et un chandail.»

La question de la diversité traverse d'ailleurs toute cette longue missive. À l'heure où plusieurs féministes dites intersectionnelles plaident pour une lutte se mesurant à toutes les inégalités, et que des féministes plus traditionnelles émettent des réticences par rapport à ce discours, Delvaux se fait un point d'honneur de souvent rappeler à sa fille la blancheur de sa peau, ainsi que la douceur du milieu socio-économique dans lequel elle s'est épanouie.

«Je pense qu'il y a chez certaines féministes une crainte que si on la conjugue aux questions queer ou antiracistes, la question du féminin passe à la trappe, et qu'on mette en péril les gains qui ont été faits si on refuse, par exemple, de dénoncer le voile, explique-t-elle. J'ai pour ma part l'impression d'assister à une re-essentialisation du féminin, comme si tout d'un coup on recrystallise ce que c'est, être une femme.»

VOIR PAGE F 2 : AMOUR



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«La parité, c'est un engagement éthique et l'éthique, c'est l'amour de l'autre», souligne Martine Delvaux.

## LIVRES &gt; FICTION

FICTION QUÉBÉCOISE

Les mondes éso-  
tériques  
de Yolande Villemaire*Le rose des temps* est un roman « altermoderne » qui se perd dans son hermétisme

CAROLINE JARRY

Un «*ovni littéraire*», dit la maison d'édition Druide au sujet du plus récent roman de Yolande Villemaire: c'est le moins qu'on puisse dire. Comment rendre compte de ce pavé de 500 pages qui nous plonge dans des mondes éso-  
tériques plutôt rébarbatifs, disons-le tout de suite, sans en perdre le fil conducteur?

*Le rose des temps* se veut un roman ambitieux. On y suit l'histoire de Viviane, qui entreprend après la mort de sa mère d'écrire un livre sur le temps. Viviane est une «*clairaudiente*» qui voit au-delà des apparences, nous explique-t-on, et elle est à la recherche de nouvelles dimensions du temps et de la réalité.

Ses recherches la mènent autant vers les sciences occultes (chamanisme, médiums et *tutti quanti*) que vers les mondes parallèles désormais offerts par la technologie et Internet: Second Life, les avatars, les multivers, ces espaces collectifs virtuels que partagent des inconnus aux quatre coins de la planète.

Ses réflexions sur «*l'autre côté des choses*» sont intégrées aux épisodes de sa vie quotidienne. La narratrice-auteure écrit son livre (qu'on a entre les mains) sous forme de «*fractales narratives*», des fragments d'écri-

tures qui ont pour but de créer une forme géométrique, et convie le lecteur à suivre cette aventure d'écriture, de façon un peu didactique.

Malheureusement, la quête de Viviane verse dans un éso-  
tisme inintelligible pour le commun des mortels. Par exemple, elle fait un voyage de groupe en Égypte avec un chamane qu'elle surnomme le Guide des égarés: «*Devant les statues monumentales du pharaon, le Guide des égarés leur apprend que des créatures venues d'autres mondes ont participé à l'édification de ce temple.*

Lorsque Viviane entre dans le petit temple d'Abou Simbel, son cœur se met à battre très vite. Elle sent leur présence, [...] reconnaît les jambes indigo des êtres d'une ancienne humanité.» Presque tout le roman est de cette eau

— que plusieurs lecteurs trouveront imbuvable.

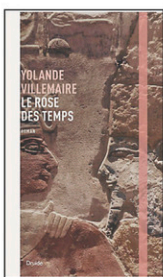
Plus intéressante est la lecture que fait la narratrice des événements politiques récents: le Printemps arabe, le mouvement Occupy, la grève étudiante au Québec, les manifestations pour la démocratie en Turquie. C'est l'aspect le plus séduisant du roman. «*De partout, les vieilles structures craquent, les scandales éclatent, révélant une corruption qui sévit à tous les paliers, dans toutes les sociétés. [...] Dans l'or rose du rêve d'un monde meilleur, des milliers d'individus se réveillent un peu partout sur la planète.*» La narratrice espère l'émergence d'un monde nouveau.

Yolande Villemaire a pris l'initiative surprenante d'expliquer sa démarche dans une mini-postface. Elle explique qu'elle a voulu écrire «*un roman altermoderne*», un courant récent qui se veut une réponse à la perte de sens de l'époque postmoderne. L'idée est intéressante, mais *Le rose des temps* est trop hermétique pour atteindre son objectif.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LE ROSE DES TEMPS

★★★1/2

Yolande Villemaire  
Éditions Druide  
Montréal, 2017, 496 pages

ÉDITIONS LA PASTÈQUE

Le dessin de Marianne Ferrer métaphorise le concret décrit dans le texte et nous propulse ainsi en état d'apesanteur.

RÉCIT ILLUSTRÉ

## Diagnostic intime sur un cancer

India Desjardins et Marianne Ferrer racontent l'épreuve du mal loin du mélodrame

MARIE FRADETTE

«*J'avance tranquillement dans le corridor de l'hôpital. On m'annonce aujourd'hui combien de temps il me reste à vivre [...] On a diagnostiqué ma leucémie il y a cinq ans [...] Je dois avouer qu'à dix ans, n'ayant jamais connu personne souffrant de cette maladie, je ne savais pas exactement ce que c'était.*»

C'est sur cette réalité que s'amorce sans doute la plus longue journée de cette adolescente. L'attente de la nouvelle est entrecoupée d'anecdotes et de souvenirs qui nous font entrer dans son quotidien, mais aussi dans celui des gens qui l'entourent. Ses parents, notamment son père, qui n'arrête pas de faire des «*jokes de monotonie*» pour cacher sa douleur, dit-elle, sa nouvelle amie de chambre, Maxine, qui n'aura pas la même chance

qu'elle et Victor, ce garçon doux et sensible qui saura la regarder «*comme une fille et non comme une malade*».

La finale reste connue depuis le titre, mais étrangement, on se prend à l'oublier en court de lecture, touchée par cette héroïne, inspirée par une adolescente rencontrée par India Desjardins à qui elle avait promis cette histoire. Nous reconnaissons bien ici son style et sa propension à mettre le réel en scène de façon concrète, simplement, tout en insistant sur des détails qui permettent de voir l'adolescence de l'intérieur.

## Évoquer la douleur

Si l'auteure parvient à rendre avec précision l'émotion de son héroïne, sa vision du monde, les illustrations pleine

page de Marianne Ferrer (*Racines, Le jardin invisible*) ajoutent beaucoup à l'effet de sens. Jouant sur trois couleurs sobres — valant entre le gris, le vert pâle et le bourgogne, signe de vie —, la ligne impure évoque avec candeur cette bulle de douleur, ce moment vaporeux, insaisissable, cette période difficile pendant laquelle la vie suit son cours, mais reste tout de même coincée entre parenthèses.

Marianne Ferrer métaphorise le concret décrit dans le texte et nous propulse ainsi en état d'apesanteur. Le manque de force de la jeune fille, son découragement, se voit notamment à travers ce grand corps mou, ces membres étirés, trop longs, pendus à ceux solides de sa mère qui traîne son enfant avec toute la force

et l'énergie de l'espoir. Le silence qui émane de ces illustrations exprime avec force toute la charge émotionnelle vécue entre les personnages.

Sans offrir un album graphique singulier — sur le thème, on se souviendra du très poétique et incomparable *Ma meilleure amie* de Gilles Tibo et Janice Nadeau —, le duo parvient à dire la douleur et la rédemption délicatement sans tomber dans le piège du pathétisme ou du mélodramatique.

Collaboratrice  
Le Devoir

## UNE HISTOIRE DE CANCER QUI FINIT BIEN

★★★1/2

India Desjardins  
et Marianne Ferrer  
La Pastèque  
Montréal, 2017, 88 pagesANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR  
Avec *Le rose des temps*, Yolande Villemaire signe un roman qui se veut ambitieux.

## AMÉRIQUE

SUIITE DE LA PAGE F 1

n'aient pas la même idée d'apprendre l'alphabet. Car l'esclave n'était qu'une marchandise privée de sa dignité et de sa famille par le sale jeu des placements et des déplacements de capitaux.

## Féminisme et racisme

«*Les États-Unis ont été bâtis sur le traitement préférentiel des Blancs, et cela a duré trois cent quatre-vingt-quinze ans*, écrit Coates. *Ce n'est pas en soutenant vaguement une diversité de bon ton pour avoir la conscience tranquille que l'on risque de rétablir la balance*», une réalité qui va rattraper Nadia, 17 ans, héroïne du *Cœur battant de nos mères* de Brit Bennett. La jeune romancière américaine débarque dans cet automne littéraire avec une histoire de vie très contemporaine, marquée par ce passé mal digéré de l'Amérique. Après un avortement, Nadia quitte le confort relatif d'une communauté noire de la Californie où elle a vu le jour, pour tenter de s'échapper de sa condition en devenant boursière d'une université du Michigan, majoritairement blanche. La ségrégation s'y joue désormais de manière passive, faute d'avoir été cette

question éludée par une chambre des représentants depuis 25 ans.

«*Célébrer la liberté et la démocratie tout en oubliant que l'Amérique prend ses origines dans l'économie de l'esclavage, c'est du patriotisme à la carte*», note Ta-Nehisi Coates dans son bouquin qui documente l'asservissement des familles noires dans les banlieues de Chicago par des propriétaires d'immeubles qui, après l'abolition, sont devenus les nouveaux exploités et qui soulignent que l'ascension exceptionnelle d'un Barack et d'une Michelle Obama ne peut pas faire oublier les stigmates de ce passé sur le reste des Afro-Américains qui restent encore et toujours «*sur le carreau*». Un passé qui fait peur à ceux qui refusent d'entendre la proposition du politicien John Conyers, non pas parce qu'elle vient d'un Noir, non pas parce qu'elle pourrait coûter en réparation, mais parce que «*l'idée [de réparation] menace quelque chose de beaucoup plus profond: l'héritage des États-Unis, son histoire et sa place dans le monde*».

Un risque que sont prêts à courir Brit Bennett, Colson Whitehead ou Ta-Nehisi Co-

ates, ces voix de plus en plus fortes et surtout lucides de cette Amérique noire qui cherche à se débarrasser de ses chaînes pour permettre à tous d'avancer, et ce, en refusant de laisser une réalité de ce grand pays démocratique dans la marge de son histoire.

Le Devoir

## LE PROCÈS DE L'AMÉRIQUE

★★★★  
Ta-Nehisi Coates  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Karine Lalechèère  
Éditions Autrement  
Paris, 2017, 126 pages

## UNDERGROUND RAILROAD

★★★★  
Colson Whitehead  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Serge Chauvin  
Albin-Michel  
Paris, 2017, 430 pages

## LE CŒUR BATTANT DE NOS MÈRES

★★★★  
Brit Bennett  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch  
Éditions Autrement  
Paris, 2017, 350 pages

## AMOUR

SUIITE DE LA PAGE F 1

«*Tu dois sans cesse tenter de sortir de toi. C'est pour ça que j'ai tendance à penser que tu ne dois pas être fière d'être une fille, une personne née avec un corps qui correspond à ce qu'on dit être celui d'une fille. Quelqu'un qui à ce jour n'a pas senti le besoin de remettre en question cette identité-là, mais qui, en même temps, je crois, ne doit pas y croire complètement*», suggère la mère à sa fille, en prenant à contrepied un des cris de ralliement dominants du féminisme, celui de la fierté.

Mais pourquoi donc refuser d'être fière d'être femme? «*Parce que, pour moi, la fierté, c'est un gonflement de l'ego, mais aussi parce que le risque, c'est de verser dans un essentialisme. L'horizon à mes yeux se situe au-delà de ça. C'est le binarisme homme-femme qui doit cesser. Tant qu'on va être dans une logique binaire, il va y avoir de l'oppression et on va demeurer dans la domination.*»

## Une mère et une féministe suffisamment bonne

«*Je ne t'ai jamais suggéré ou interdit de faire quelque chose parce que tu es une*

filles», insiste Martine Delvaux dans *Le monde est à toi*, en se remémorant avec joie les robes de princesse réclamées et un temps revêtues par sa fille.

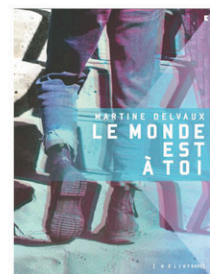
«*Je me suis beaucoup fait demander lors de la parution des Filles en série [Éditions du remue-ménage, 2013] s'il fallait laisser les filles jouer avec des Barbies. Moi, j'ai eu un énorme plaisir à aller dans le sens de ce que ma fille voulait, parce que de toute façon, les choses passent. Plutôt que d'interdire, j'ai préféré multiplier ce avec quoi elle pouvait jouer, pour éviter les risques de formatage*», se souvient celle qui, avec la même lucidité, aura déconstruit l'hétéronormativité des images que l'école, la télé et la société tentaient d'instiller dans l'esprit de sa fille, tout en refusant de faire porter sur les épaules d'une gamine tout le poids d'un combat d'adultes.

«*C'est la question de la perfection qui travaille beaucoup mon livre*», note la romancière, que l'on reconnaît

comme telle dans plusieurs passages plus lyriques de cet essai. «*Donald Winnicott parle d'une mère suffisamment bonne et j'aime bien aussi l'idée d'une féministe suffisamment bonne. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il y a forcément une part de ratage dans le féminisme. On en échappe des bouts et il n'y a pas de prototype de la bonne féministe. Je la mets en garde ma fille, je lui dis qu'elle n'a pas à être parfaite et, surtout, je lui dis qu'être féministe, c'est être une trouble-fête. Il ne s'agit pas d'arriver avec ses grosses bottes idéologiques, mais de semer le trouble et de répéter sans cesse. Il faut, oui, être stratégique, il faut choisir ses batailles. Parfois, on a le goût d'aller au front, d'autres fois moins, et c'est correct. Mais il ne faut pas lâcher.*»

Collaborateur  
Le Devoir

## LE MONDE EST À TOI

Martine Delvaux  
Héliotrope  
Montréal, 2017, 152 pages

## LIVRES FICTION

FICTION CANADIENNE

## Grandir dans la crainte de l'homme blanc

Cheval Indien de Richard Wagamese nomme la violence du déracinement culturel imposé aux autochtones

CHRISTIAN DESMEULES

Avec le décès en mars dernier de l'écrivain ojibwé de langue anglaise Richard Wagamese, le Canada perdait sans contredit l'une de ses voix autochtones les plus fortes.

Sorti à l'origine en 2012 en anglais, en plein cœur de la Commission de vérité et réconciliation du Canada, *Cheval Indien* raconte une histoire qui ne peut laisser indifférent. Journaliste, chroniqueur, essayiste et romancier, Wagamese s'y fait le porte-voix des traumatismes vécus par son peuple.

Dernier survivant de sa lignée familiale ojibwée du nord-ouest de l'Ontario, Saul Cheval Indien, 33 ans, a échoué dans un centre de désintoxication après un séjour de quelques semaines à l'hôpital. Ivrogne invétéré encouragé à prendre la parole pour se libérer de son passé, le roman au « je » empruntera ainsi la forme d'une confession, d'une descente aux enfers, d'un long cauchemar partagé.

D'une blessure à l'autre, Saul ouvre ainsi une véritable boîte de Pandore: l'histoire de sa famille, la sienne, celle des pensionnats autochtones et du

racisme ordinaire des années 1960 et 1970.

Au début des années 1960, des Blancs font irruption pour venir arracher à la pointe du fusil sa sœur de six ans, avant de revenir chercher l'année suivante un frère plus âgé, en croyant les sauver tous les deux de leur existence « sauvage ». Saul ne reverra jamais sa sœur, mais son frère parviendra à s'échapper, rapportant pour seul bagage une tuberculose dont il va vite mourir.

Vers le pensionnat

Démolir par le chagrin, ses parents vont prendre le large. Resté seul dans la forêt avec sa grand-mère jusqu'à la mort de la vieille femme, morte de froid, le petit Saul va être recueilli in extremis avant d'être envoyé dans l'un de ces fameux pensionnats autochtones opérés par des religieux — qui servaient à évangéliser et à assimiler. « J'ai grandi dans la crainte de l'homme blanc. Les faits m'ont donné raison », commente-t-il.

L'insoutenable cruauté des religieux, la dépravation des frères, l'isolement, dans *Cheval Indien*, Wagamese lève le

voile à son tour sur l'une des pires histoires d'horreur du XX<sup>e</sup> siècle au Canada.

Heureusement pour le garçon, la découverte du hockey va vite lui servir de soupape. Tous s'entendent sur une chose: il possède un don unique. Mieux encore: « J'avais le sentiment d'être entré en contact avec quelque chose de plus grand que moi. » Mais en grandissant, joueur merveilleux muré dans le silence, d'une équipe locale au club-école des Maple Leafs de Toronto, à force de se buter au racisme, à la méchanceté et à la violence, Saul se verra contraint de renoncer à son seul espace de bonheur et de liberté.

Jusqu'à ce qu'explorent une rage trop longtemps retenue et des secrets difficiles à avouer. Un monstre au ventre abyssal qu'il va tenter de nourrir à travers la fuite et les comportements autodestructeurs.

Si les sévices et les expériences du pensionnat ont surtout été vécus, semble-t-il, par les adultes de sa famille, le parcours accidenté vers la parole qui libère est d'abord et avant tout celui qu'a emprunté

lui-même Richard Wagamese il y a longtemps.

Abandonné par ses parents, ayant grandi en famille d'accueil, maltraité et coupé pendant une vingtaine d'années de ses racines autochtones, Wagamese fait ici siens en bonne partie, on s'en doute, les multiples traumatismes vécus par son héros.

Des éclairs poétiques, une litanie d'horreurs et une absence de manichéisme font de *Cheval Indien* un exercice de guérison spirituelle et de partage qui devrait nous ouvrir les yeux.

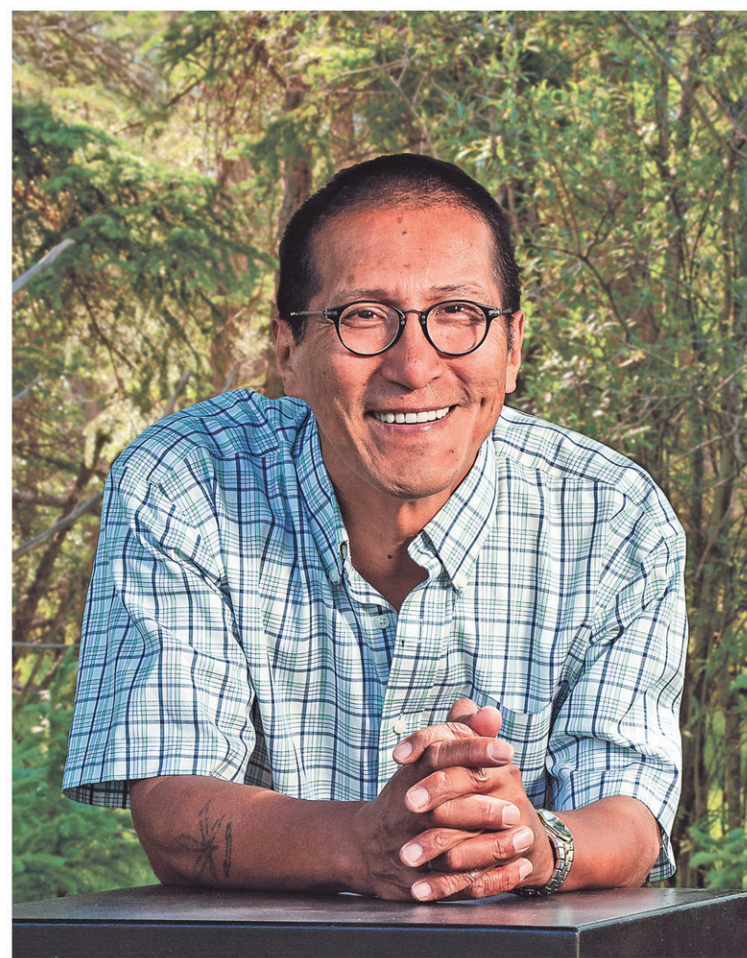
Collaborateur  
Le Devoir

CHEVAL INDIEN

★★★★1/2

Richard Wagamese  
Traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin  
et Paul Gagné  
XYZ  
Montréal, 2017, 268 pages

L'adaptation cinématographique du roman de Richard Wagamese par Stephen S. Campanelli, Indien Horse, va être présentée les 11 et 12 octobre dans le cadre du Festival du nouveau cinéma (FNC) à Montréal.



LINDA MCRAE

Dans *Cheval Indien*, Wagamese lève le voile à son tour sur l'une des pires histoires d'horreur du XX<sup>e</sup> siècle au Canada.

FICTION QUÉBÉCOISE

## Se jeter en bas d'un édifice avec Olivia Tapiero

L'écrivaine vomit l'immobilisme ambiant dans un roman glauque au style échevelé

DOMINIC TARDIF

« Il n'est pas question du moment où on regarde l'homme qui tombe mais de ce qui subsiste dans la répétition de cette image », écrit Olivia Tapiero dans *Phototaxie*, au sujet de la fascination de celui qui observe au bas d'un immeuble un semblable se jeter en bas et qui, compte tenu de la nature du geste, peut en toute impunité s'abandonner à son voyeurisme. Qu'y aurait-il d'autre à faire, de toute façon? Impossible d'intervenir afin de soustraire le suicidaire à ce funeste moment où il deviendra de la viande, pour emprunter le terrible mais puissant euphémisme de l'auteure.

Cette vision, celle de l'homme qui tombe, cristallise la critique brutale à laquelle procède ce troisième roman de l'immobilisme satisfait dans lequel, alors que la catastrophe approche, notre époque s'enlue. Les phrases sont hyperboliques, échevelées, pompeuses et/ou hermétiques. La noirceur, suffocante.

C'est que la catastrophe, dans cette ville anonyme, ne fait pas qu'approcher. Elle menace de projeter de l'autre côté du point de non-retour cette société où, « aux rives, gonflées de méthane, les baleines échouées exposent sur les derniers commerces balnéaires », où « leur puanteur glorieuse s'incruste sous la peau pendant des jours » et où les musées sont victimes d'attentats.

Dans ce monde dystopique aux contours flous, où tout le monde court à sa perte, Théo, un musicien désenchanté idéalisant la mort, répète son Brahms et visionne des *snuff films*. Zev, tyranne leader d'une bande d'anarchistes, prône le vol à l'étalage (afin de « compenser la mendicité de l'achat ») et prendra bientôt le maquis. Seule Narr, une jeune immigrante arrachée aux périls de la guerre, soulevée, grâce à son inapaisable indignation, une rare petite brise d'espoir, alors que nous contour-nons avec eux les décombres.

Contre la phrase toute faite

Après deux romans d'une écriture élégante et relativement sage osant fouiller le douloureux sujet du suicide (*Les murs*, prix Robert-Cliche 2009, *Espaces*, 2012), Olivia Tapiero sert un traitement-choc au virus de la phrase toute faite et de l'image exsangue qui ramollit une part effarante de notre littérature. Sa langue a parfois l'exigence salutaire des stylistes agiles, mais des formules maladroitement emportées, des paragraphes tenant davantage de la prose poétique, ainsi que quelques métaphores carrément opaques transformant parfois l'envoûtement en confusion.

Ses envolées les plus senties évoquent les exigeants rêves d'épanouissement que doivent porter les enfants d'immigrants, largués dans un Occident de carton-pâte. « Je n'ai pas peur de ma famille, je ne lui dois rien sauf la colère d'avoir misé sur moi », écrit-elle dans un chapitre narré par Narr. « Prise en charge: intégration. Un sacrifice, disaient-ils pour me pousser à cueillir les fruits, à me réaliser malgré toutes les dents enfoncées dans la mamelle pourrissante de ce monde traversé, mille fois vidé, un énorme stationnement, un parc à oléoducs du poulet frit au bord de l'autoroute. »

Avec un véritable courage et une ambition démesurée, qui semble parfois dévorer le texte lui-même, l'écrivaine signe ce déroutant exercice de style comme on s'acquitte, avec trop de violence et pas assez de méthode, d'un passage à tabac. Les coups partent dans tous les sens. Certains passent dans le beurre. D'autres nous foudroient directement au plexus.

Collaborateur  
Le Devoir

PHOTOTAXIE

★★★★1/2

Olivia Tapiero  
Mémoire d'ancier  
Montréal, 2017, 128 pages

FICTION QUÉBÉCOISE

## Dans les fissures des quotidiens un peu trop lisses

Emmanuel Bouchard dévoile son univers méditatif en 17 nouvelles

CHRISTIAN DESMEULES

Exposant les fissures à la surface trop lisse du quotidien le temps des dix-sept nouvelles courtes qui forment *Les faux mouvements*, Emmanuel Bouchard cherche à rendre visible ce qui peut échapper au regard.

D'une histoire à l'autre, le plus souvent le narrateur y est le même. C'est-à-dire qu'il enseigne le français et la littérature dans un cégep de Québec — comme l'auteur lui-même. Observateur, personnage sensible et un peu contemptif, il semble glisser à la surface des choses.

À Paris, auprès d'un bouquiniste des quais de la Seine, l'homme essaie de se débarrasser du recueil de poèmes de Leonard Cohen que lui a laissé Helena, une éphémère compagne de voyage qui vient de le quitter. Plus loin, on le retrouve en spectateur impuissant de la détresse d'une de ses anciennes étudiantes qui s'est immobilisée à une intersection au volant de son auto (*L'insulaire*). A Montréal, le couple qu'il forme désormais avec Helena décide de suivre un écrivain devenu « immortel » (lire: membre de l'Académie française) à la sortie d'une librairie pour découvrir quels livres il a achetés (*Filature*).

D'autres nouvelles prennent pour théâtre l'univers collégial, terreau fertile de l'absurde et de tensions — comme l'est tout milieu de travail. On y croise une série d'anecdotes autour d'un « ponctuateur » inventé par un collègue pour le centre d'aide au français, une collègue ensei-

gnante qui s'est évaporée (*Mettez la mer dans un verre d'eau*), un prof qui se débat avec l'informatique alors qu'il présente en classe un schéma explicatif du *Frankenstein* de Mary Shelley (*Intelligences multiples*).

Ailleurs, Emmanuel Bouchard évoque le temps qui passe et qui finira par tout emporter. Ici, un homme — le même? — observe un enfant seul qui joue et qui lui rappelle les moments de solitude de sa propre enfance. Ici, il est remué par une boîte d'objets ayant appartenu à son père décédé. Là, une crise de nostalgie à l'écoute d'une chanson de Pink Floyd sert de prétexte pour rencontrer un voisin. Dans une autre nouvelle, le narrateur et sa compagne emménagent dans une maison « à l'écart de la ville », choisie pour le grand frère qui l'illumine, avant que l'arbre, miroir de l'âme du narrateur, ne se mette à dépérir (*Lagrille*).

Des personnages qui disloquent parfois, qui évoluent en équilibre fragile avant de basculer parfois, à la faveur de petites déflagrations, dans la dépression ou la folie. Traversé du début à la fin par l'histoire d'amour du narrateur pour Helena, une Anglaise « yeux de volcan millénaire » rencontrée lors d'un voyage en France, *Les faux mouvements* prend appui sur la présence aussi solide que discrète de cette femme.

Né à Chicoutimi en 1973, auteur de deux romans (*Depuis les cendres*, *La même blessure*, Septentrion, 2011 et 2015) et d'un premier recueil de nouvelles

(*Au passage*, 2008), Emmanuel Bouchard compose à petites touches discrètes et sans faire d'éclats un univers à la tonalité surtout méditative.

Des histoires souvent minces, dont le dénouement est à l'occasion prévisible, qui flirtent avec la poésie et le fantastique léger. Une forme de banalité qu'une écriture au phrasé par-

fois maladroit ne parvient pas à illuminer complètement.

Collaborateur  
Le Devoir

LES FAUX MOUVEMENTS

★★★★

Emmanuel Bouchard  
Hamac  
Québec, 2017, 114 pages

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 25 septembre au 1 <sup>er</sup> octobre 2017			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ	NO DE SEMAINES
<b>▼ Romans québécois</b>			
1	Les enfants de Mathias	Denis Monette/Logiques	1/2
2	Le temps de le dire • Tome 1 Une vie bien...	Michel Langlois/Hurtubise	-1
3	Au chant des marées • Tome 1 De Québec à l'Île...	France Lorrain/Guy Saint-Jean	2/3
4	Une simple histoire d'amour • Tome 2 La déroute	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/8
5	Les portes du couvent • Tome 2 Amours...	Marjolaine Bouchard/Les Éditions réunies	8/2
6	La chaleur des mammifères	Biz/Leméac	7/2
7	L'espoir des Bergeron • Tome 3 L'héritage	Michèle B. Tremblay/Les Éditions réunies	4/3
8	Les saisons de l'espérance • Tome 1 L'innocence	Richard Gougeon/JCL	5/3
9	Blanche Neige	L. P. Sicard/ADA	-1
10	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	9/22
<b>▼ Romans étrangers</b>			
1	Une colonne de feu	Ken Follett/Robert Laffont	1/3
2	Millénium • Tome 5 La fille qui rendait coup...	David Lagercrantz/Actes Sud	2/4
3	La vengeance du pardon	Eric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	3/5
4	Cross, cœur de cible	James Patterson/Lattès	6/8
5	C'est le cœur qui lâche en dernier	Margaret Atwood/Robert Laffont	-1
6	La villa rouge	David Ellis / James Patterson/Archipel	4/2
7	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	-1
8	Frappe-toi le cœur	Amélie Nothomb/Albin Michel	-1
9	Pourvu que la nuit s'achève	Nadia Hashimi/Milady	-1
10	Underground railroad	Colson Whitehead/Albin Michel	8/5
<b>▼ Essais québécois</b>			
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/50
2	Toutes les femmes sont d'abord ménagères	Camille Robert/Somme toute	-1
3	Bienvenue au pays de la vie ordinaire	Mathieu Bélieux/Leméac	-1
4	Survivance. Histoire et mémoire du XIXe siècle...	Éric Bédard/Boréal	2/3
5	Osos fécode. Des idées créatives pour ranimer...	Ugo Cavenaghi / Senécal Isabelle/Château d'encre	-1
6	La grande dérive	Jean-François Cloutier/du Journal	4/2
7	Naître colonisé en Amérique	Christian Saint-Germain/Liber	-1
8	Dictionnaire critique du sexisme linguistique	Collectif/Somme toute	3/5
9	De l'utilité de l'ennui. Textes de balles	Andrew Forbes/Ta mère	-1
10	Maternité, la face cachée du sexisme	Marilyne Hamelin/Leméac	6/2
<b>▼ Essais étrangers</b>			
1	Ça s'est passé comme ça	Hillary Rodham Clinton/Fayard	1/2
2	Homo deus. Une brève histoire de l'avenir	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/4
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/85
4	Utopies réalistes	Rutger Bregman/Seuil	-1
5	Halte à la surchauffe!	David Suzuki   Ian Hanington/Boréal	-1
6	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	5/28
7	L'empire de l'or rouge	Jean-Baptiste Malet/Fayard	-1
8	Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les...)	Frédéric Lenoir/Fayard	4/15
9	La dette de Louis XV	Christophe Tardieu/Cerf	-1
10	Reconnaître le fascisme	Umberto Eco/Grasset	-1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Emmanuel Bouchard compose à petites touches discrètes et sans faire d'éclats un univers à la tonalité surtout méditative.

## LIVRES

À LA PAGE

## De l'égoportrait, de la cohérence et de la sagesse



MAYA OMBASIC

Le récent discours du premier ministre Justin Trudeau devant l'ONU sur la nécessité de reconnaître enfin les torts du Canada envers les Premières Nations fait surgir la question suivante: connaît-il vraiment l'étymologie du mot «cohérence»?

Étymologiquement, ça veut dire l'union complète entre divers éléments d'un corps. Dans ce cas précis, il est légitime de se demander si tous les éléments étaient harmonieusement alignés. Car par-delà son désir de parler de la question autochtone afin de «sortir des sentiers battus et de faire abstraction des limites imposées par des vieilles structures désuètes», rien dans son discours ne dénonce notre vieille et dangereuse manière d'appréhender le réel et la nature avec les lunettes dualistes.

**Justin Trudeau parle de reconnaître les torts du Canada envers les Premières Nations. Mais est-il cohérent ?**

Faut-il rappeler que posséder la liberté de déterminer son propre avenir veut surtout dire mettre fin à l'attitude rapace de notre rapport à la Nature? Et qu'en ce qui concerne la supériorité biologique autoproclamée de cette espèce arrogante capable d'inventer une technologie pour prendre des égoportraits, la science moderne donne de plus en plus raison aux traditions autochtones, pour qui toute entité vivante possède un esprit doté de sa propre cohérence interne.

Dans *Intelligence dans la nature* de Jeremy Narby (Editions Buchet Chastel), on apprend que cette dernière est non seulement intelligente, mais qu'elle grouille d'activités délibérées: même les pigeons sont capables de distinguer un tableau de Van Gogh d'un Chagall, sans parler de la capacité proactive des fourmis à élaborer les constructions durables avec des visions à très long terme.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Réparer l'injustice subie, c'est faire réellement *tabula rasa* des structures colonialistes en misant sur une autre vision du monde.

**Oléoducs ou passerelles entre les savoirs?**

Les passerelles entre le savoir indigène et la science moderne, surtout par ces temps sombres où l'économie valse avec le politique au détriment des intérêts de la planète, n'ont jamais été aussi nécessaires. Réparer l'injustice subie, ce n'est pas proposer l'imposition d'une tarification du carbone ni appuyer les projets de pipelines, c'est faire réellement *tabula rasa* des structures colonialistes en misant sur une autre vision du monde, à commencer par imprégner l'inconscient collectif du rapport cohérent que les peuples des Premières Nations cultivent avec la nature, en s'appuyant au besoin (si la rationalité l'exige) sur le progrès de la science. L'unité dans la nature stipule depuis Darwin l'origine commune de toutes les espèces vivantes. Si les humains descendent

des animaux, qu'y a-t-il d'irrationnel à s'imaginer dans la peau d'un cheval afin de saisir son essence? Dans le percutant et juste ouvrage de Richard Wagamese *Cheval Indien* (XYZ), ce descendant des Ojibwés du nord de l'Ontario chez qui le cheval est apparu d'abord comme un facteur du désordre puis comme l'animal annonciateur des grands changements à venir, on comprend pourquoi l'intelligence vient précisément de la faculté d'adaptation.

Au lieu de lutter contre l'inconnu, il faut «apprendre à monter tous les chevaux du changement», même les plus difficiles, quand, dans le terrifiant pensionnant de Saint-Jérôme, l'auteur fait connaissance, à coups de bâton, avec le père Céleste, cette entité jalouse et abstraite qui lui interdit de parler sa langue maternelle et qui laisse les enfants mourir de la grippe, de la pneumonie et «d'un cœur brisé».

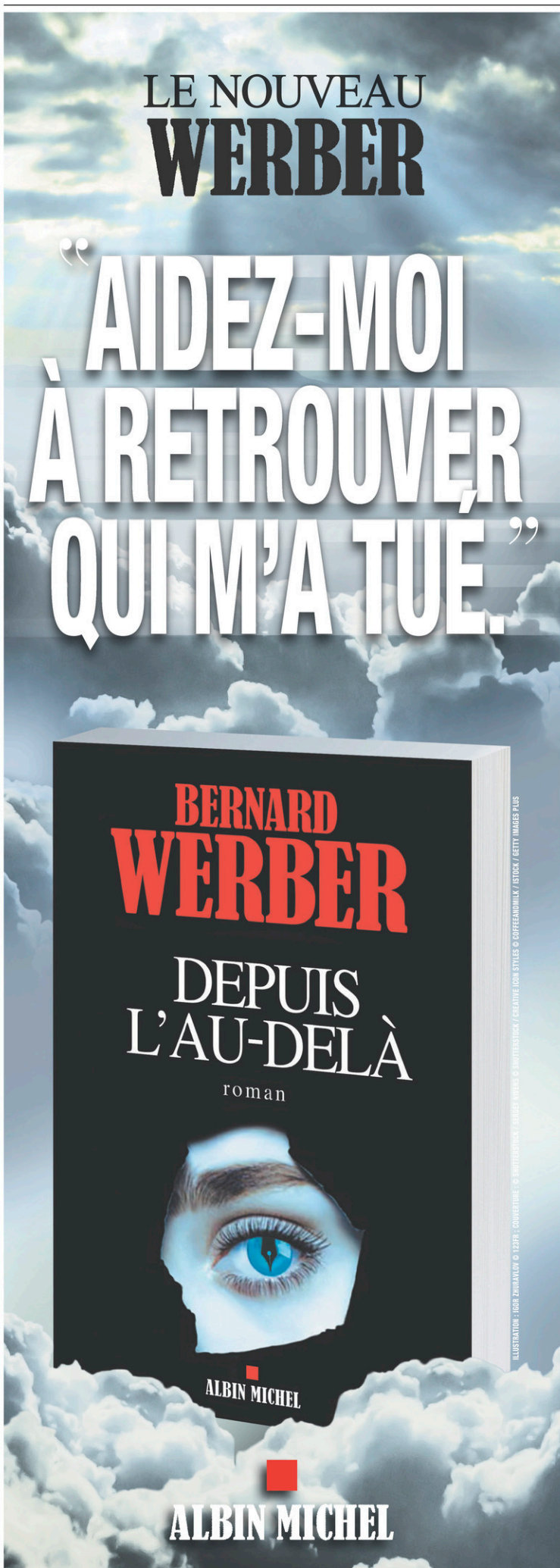
**Embrasser l'inconnu comme signe d'intelligence**

Comment alors retrouver dans ces écrasantes structures colonialistes dénoncées par Trudeau un brin de souvenir de la nature, seule véritable entité sacrée pour ces jeunes brimés? Saul Cheval Indien survit aux pensionnats en retrouvant dans un aréna le souffle de la nature sous forme de surface immaculée capable de lui rappeler la pureté du mouvement et du sentiment de liberté, comme si «sur glace, tu entrais dans un lieu secret que tu es seul à connaître». Il en va de même pour Wab Kinew, l'auteur du tout aussi sublime *La force de marcher* (Editions Mémoire d'encrier), descendant lui aussi de la nation ojibwée et qui raconte avec authenticité et une certaine mélancolie créatrice la vie de Tobasonakwut, chef anichinabé tué davantage par les structures colonialistes que par le cancer, notamment parce que sa couverture médicale ne lui servait à rien au Manitoba, où le gouvernement provincial ne pouvait rien face au «statut d'Indien» mis en place par le gouvernement fédéral. Au nom de cette incohérence bureaucratique, le patriarche s'est vu refuser les soins.

Par-delà ces deux histoires subjectives et intimes, le dénominateur commun saute aux yeux: l'existence incommensurable d'un savoir traditionnel et d'un rapport à la nature qui a beaucoup de choses à nous apprendre, surtout si on ne veut pas assister à ce que Hubert Reeves appelle «le suicide collectif».

Reconnaître ses torts, c'est bien. Mais intégrer la vision de l'autre au point de la remplacer par la sienne propre, surtout quand elle peut nous sauver du désastre, c'est changer radicalement de paradigme de pensée, en proposant une action politique concrète et cohérente, en commençant par abolir le paragraphe 91.24 de la Constitution, qui établit la compétence du Parlement sur les Amérindiens et les terres qui leur sont réservées. Cela permettrait de dépasser l'attitude paternaliste et de faire preuve d'intelligence devant la fin imminente d'un cycle terrien en donnant la possibilité, à ceux qui ont déjà vécu la fin de leur monde, de nous enseigner leurs mécanismes de survie.

*Kiizhewaatiwin*, c'est le terme anichinabé qui incarne, dans un ensemble cohérent et sans dissonance, les principes d'amour, de bonté, de partage et surtout, de beaucoup d'humilité envers le mystère de la vie et de la nature.



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *L'empereur à pied*, Charif Majdalani place l'humanité face à elle-même.

FICTION LIBANAISE

## Les mille et une fables d'un serment fou

Charif Majdalani nous plonge au cœur d'une famille divisée par l'héritage

YANNICK MARCOUX

L'aventure humaine est le fruit de lignages qui remontent à des milliards d'années, et à la responsabilité de ce legs génétique s'ajoute parfois celle d'honorer la volonté de nos ancêtres. C'est ce que propose l'écrivain libanais Charif Majdalani dans son septième roman, *L'empereur à pied*, qui nous offre une saga familiale qui s'étend sur plus de 150 ans, où les héritiers Jbeili doivent jongler avec l'étrange patrimoine de leur ancêtre.

Le roman, en lice pour les prix Renaudot et Femina, s'ouvre sur Khanjar Jbeili, «l'empereur à pied», et ses trois fils, qui marchent sur les terres d'Ayn Safié, région rurale et montagneuse du Liban. Arrivé d'on ne sait où, Khanjar Jbeili a de grandes ambitions: «Il avance avec une résolution impitoyable vers son rêve de posséder la terre, beaucoup de terres,

des arbres, des animaux et le ciel immense par-dessus, en cadeau.» Et en effet, il obtient un domaine qui croît sans cesse, fruit d'un travail acharné, mais aussi de meurtres ciblés et de négociations douteuses.

Le père Jbeili forge ainsi sa propre légende et impose certaines conditions à son héritage, devenu colossal. Il prononce alors le serment dit de l'Arbre Sec, qui contraint sa descendance à n'être assumée que par l'ainé de chaque génération. Ceux-ci seront les seuls à pouvoir se marier et à engendrer une lignée, et tous les cadets qui chercheraient à se soustraire à cette règle seraient «bannis de l'héritage et de leur nom».

Cette injonction — malédiction? — cherche à rendre la fortune indivise, mais elle morcelle les êtres qui forment la descendance. Le récit est

alors scindé en plusieurs fables, où en parallèle avec les aînés, avides de faire prospérer leur richesse, évoluent les cadets, exclus du grand projet familial et qui, afin d'assouvir leur soif d'aventures, poursuivent des quêtes les menant aux quatre coins du monde. Toutes ces histoires, évocations muettes des *Mille et une nuits*, nous mènent à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, où un cadet s'apprête à rompre avec le serment dans un ultime effort pour réconcilier la famille. Mais est-ce déjà trop tard?

Proposition complexe et grandiose, *L'empereur à pied* n'est peut-être pas pour tout le monde. Les rencontres y sont nombreuses et il est ardu de créer une intimité avec les personnages. Cependant, Majdalani est un fabulateur formidable, capable de conjuguer l'intime et le social, de nous révé-

ler le secret des empires et le mystère de l'amour. Ses descriptions envoûtantes sont soutenues par un style ample, généreux et ciselé, qui nous porte de fable en fable, sans jamais s'essouffler.

Entre cet empereur avide de conquérir la terre et ses descendants désireux de la parcourir, Majdalani place l'humanité face à elle-même. Au moment où la Terre vacille sous l'occupation humaine, *L'empereur à pied* nous met en garde contre les dérives d'un appétit vorace et propose de faire «durer un peu l'éternité», afin que notre descendance, elle aussi, puisse se prolonger sur plus d'un siècle et demi.

Collaborateur  
Le Devoir

**L'EMPEREUR À PIED**  
★★★1/2  
Charif Majdalani  
Seuil  
Paris, 2017, 400 pages

## LIVRES &gt; FICTION



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Kamel Daoud maîtrise la langue avec cette pudeur et cette élégance qui caractérise les grands.

## FICTION ALGÉRIENNE

## La langue de Kamel Daoud contre l'obscurantisme

*Zabor ou Les psaumes* rappelle le pouvoir d'émancipation intellectuelle du livre

FABIEN DEGLISE

Pour lui, la misère et la pauvreté dans l'Algérie d'avant l'indépendance ne peuvent s'écrire autrement que comme suit : « On suçait les os, on volait les racines aux arbres. Les cheveux tombaient à cause du typhus, laissant les poux nus et égarés sur les crânes. Le monde était étroit [...] et il y avait beaucoup de prénoms sans enfants, leurs porteurs étant décédés d'épuisement dans leur sommeil. »

Toute la fulgurance du verbe de Kamel Daoud, toute la force de son regard sur le monde et ses violences se retrouvent de nouveau ancrées dans *Zabor ou Les psaumes* (Actes Sud), deuxième roman du journaliste et chroniqueur algérien, récit d'un orphelin habité par les Lettres, éloge aussi du livre et de l'écrit, pour composer avec la complexité de la vie.

« Écrire est la seule ruse efficace pour faire face à la mort. Les gens ont essayé la prière, les médicaments, la magie, les versets en boucle ou l'immobilité, mais je pense être le seul à avoir trouvé la solution : écrire », résume Ismaël, alias Zabor, narrateur et héros, en guise d'ouverture de cette fable posée sur le dos d'un pays vivant alors son temps colonial.

Pour commencer, Zabor est enfant, orphelin de mère, rejeté par un père boucher, élevé par une tante qui ne peut être mariée. Puis il va devenir adolescent et trentenaire dans un village de l'ouest de l'Algérie, Aboukir, où les balises de l'existence ont été tracées « par le couteau et le sang ». Mais par-dessus tout, Zabor va devenir une sorte de moine copiste de la vie, solitaire, avec en main un carnet dont les mots qu'il pose à l'intérieur, quand il les lit, ont ce pouvoir incroyable de repousser la Grande Faucheuse.

Il y a comme des airs des *Mille et une nuits* dans ce texte qui laisse la fiction annexer les

territoires de la condition humaine — un peu comme il y a de *L'étranger* d'Albert Camus dans *Meursault, contre-enquête*, son précédent roman. Zabor tisse au fil de sa narration une constellation de récits aux accents bibliques qui laissent leurs métaphores éclairer le poids des conventions, la dureté des rapports humains en territoire hostile, l'angoisse de l'être, mais qui font surtout de la langue le principal personnage du récit.

Kamel Daoud, qui se cache à peine subtilement dans le personnage de Zabor, la maîtrise avec cette pudeur, avec cette élégance qui caractérise les grands. Sous la densité de son encre qu'il pose sur le papier, le romancier la laisse faire sa politique, mais l'amène surtout à parler d'ouverture, d'acceptation et d'émancipation intellectuelle. La langue, les livres, leurs mots ne sont pas seulement une façon de défier la mort, selon Kamel Daoud. Ils sont ces marqueurs de la résistance aux dogmes, ces armes pour combattre les obscurantismes en général et les obscurantistes religieux en particulier.

Ces thèmes sont chers à l'auteur. Ils habitaient déjà, sous la forme de chroniques publiées entre 2010 et 2016, *Mes indépendances*, recueil publié plus tôt cette année. Mais *Zabor ou Les psaumes* laisse le romanesque baliser autrement ce champ de sa réflexion, avec un souffle de vie qui s'entrecroise avec le gémissement des mourants, comme pour rappeler que, pour survivre au présent, il est sans doute mieux d'appréhender le monde d'aujourd'hui comme un livre à écrire et à déchiffrer, plutôt que comme un récit imposé par d'autres que l'on subit dans la résignation et la colère.

Le Devoir

## ZABOR OU LES PSAUMES

★★★★  
Kamel Daoud  
Actes Sud  
Arles, 2017, 330 pages

« En règle générale, j'ai les gestes lents. Comme si je ne voulais pas faire tomber des morceaux de mon univers, des porcelaines du haut du ciel. Je suis responsable des miens, du village, de sa fin possible, de ses cycles de naissance et de mort. Je le tiens en équilibre sur mes épaules. »

Extrait de *Zabor ou Les psaumes*

## FICTION FRANÇAISE

## Vacances d'un rat au Brésil

Olivier Guez s'inspire de la cavale sud-américaine d'un médecin tortionnaire d'Auschwitz

CHRISTIAN DESMEULES

En février 1979, un vieux moustachu se noie après un malaise sur une plage du sud-est brésilien, alors que sa tête était mise à prix pour 3,4 millions de dollars américains. Vite enterré sous le nom de Wolfgang Gerhard, dont il utilisait la carte d'identité depuis quelques années, son cadavre sera exhumé en 1985, mettant fin à une traque internationale qui aura duré quarante ans.

En s'inspirant du parcours à obstacles de Josef Mengele en Amérique du Sud, Olivier Guez cède à son tour à la vogue de l'exofiction (sous-genre romanesque qui s'appuie sur la vie d'un personnage réel tout en se permettant d'inventer) pour nous donner *La disparition de Josef Mengele*, son deuxième roman.

À la fin des années 1940, à l'initiative du gouvernement Perón, Buenos Aires est devenue un nid de criminels de guerre. Échoués sur les rives du Rio de la Plata : nazis, oustachis croates, fascistes italiens, vichystes en goguette. Des tortionnaires, des assassins, des criminels. Perón prend plaisir à fouiller les poubelles de l'Histoire. En Argentine, après la Seconde Guerre mondiale, le passé n'existe pas.

Officier SS, « employé modèle des usines de la mort », médecin et « ingénieur de la race aryenne », Mengele poursuivait avec passion et acharnement à Auschwitz ses recherches anthropologiques et génétiques. Il y menait avec une rare cruauté des expérimentations sur les déportés — avec un intérêt particulier pour les vrais jumeaux, les nains ou les personnes souffrant de difformités. Sélection, vivisection, dissection.

En 1949, aidé par un ré-

seau d'anciens SS, le médecin nazi va dériver vers l'Argentine, se cachant d'abord sous de fausses identités, avant de se détendre un peu et de reprendre son nom. Discret et prudent, toujours prêt à minimiser son rôle au sein de la machine de destruction nazie, recevant de l'argent de sa famille d'industriels restée en Allemagne, Mengele traverse la frontière pour s'installer au Paraguay, où le régime Stroessner était tout aussi conciliant.

Mais en 1960, en Argentine, le Mossad capture Adolf Eichmann, officier SS du III<sup>e</sup> Reich et responsable de la logistique de la « solution finale ». Mengele est le prochain sur la liste des Israéliens, il le sait. Ses beaux jours en exil s'assombrissent, sa vie bascule à nouveau et sa cavale le pousse cette fois vers le Brésil. Métais d'Indiens, d'Africains et d'Euro-péens, « peuple antéchrist pour un théoricien fanatique de la race », Mengele avait particulièrement en horreur les Brésiliens.

Grâce à la complexité de quelques proches et de nostalgiques du III<sup>e</sup> Reich, il pourra couler des jours tranquilles dans une ferme des environs de São Paulo tenue par une famille d'immigrés hongrois.

Alors que Klaus Barbie est confortablement installé en Bolivie (il sera arrêté et extradé vers la France en 1983), que des centaines d'autres nazis sont passés à travers les mailles du filet, l'Allemagne entreprend mollement de faire un peu de ménage dans son passé.

Peu à peu lâché par ses complices, tandis que la légende de sa cavale s'amplifie — à coups de fabulations du chasseur de nazis Simon Wiesenthal et d'apparitions éclair dans la littérature et le cinéma —, le bourreau verra son exis-



WIKICOMMONS

Josef Mengele en 1956

tence se transformer en une sorte d'enfer climatisé.

## Histoire noire

C'est cette histoire noire et invisible que cherche à raconter *La disparition de Josef Mengele*, récit linéaire et un peu clinique. Considérant l'ampleur des zones d'ombre malgré l'ampleur de ses recherches, la fiction s'est vite imposée à l'écrivain, qui s'est notamment inspiré du journal du tortionnaire, auquel certains biographes ont eu accès.

Plongé ses mains dans les entrailles nauséabondes du XX<sup>e</sup> siècle, Olivier Guez, journaliste et romancier français né en 1974, s'intéresse au mal en s'effaçant le plus possible. Il invente et fouille de manière posthume la vie

« Les jours, les semaines, les mois défilent, ainsi stagne la vie confinée de Mengele au Brésil dans son cachot ouvert sur l'infini et loin des hommes, une vie figée dans un bourdonnement incessant [...] »

Extrait de *La disparition de Josef Mengele*

d'un animal traqué de Mengele. Qui devient sous sa plume un rat aux abois, une vermine nazie, un personnage abject qu'il ne cherche surtout pas à rendre sympathique.

Collaborateur  
Le Devoir

## LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE

★★★★1/2  
Olivier Guez  
Grasset  
Paris, 2017, 240 pages

8<sup>e</sup> festival Québec  
21 au 29 octobre

Écrire Québec

Lire Québec  
Lecture musicale

Des textes d'une vingtaine d'auteurs lus par des gens que vous aimez  
24 octobre | Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

Manifeste scalène  
+ Fuites – Les pipelines se couchent à l'est  
Programme double  
Avec des poètes de Québec, de l'Acadie et de Wendake  
25 octobre | Maison de la littérature

Nuit de la poésie  
Avec 26 poètes de Québec et d'ailleurs  
26 octobre | Maison de la littérature

La femme qui fuit  
Spectacle-lecture  
Avec Anaïs Barbeau-Lavalette et Catherine de Léon  
27 et 28 octobre  
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

Cabinet de curiosités et autres friandises  
Soirée festive et musicale  
Rendez-vous halloweenesque avec 13 auteurs  
28 octobre | Maison de la littérature

Programmation, billets et information  
418 641-6797 | quebecentouteslettres.qc.ca

L'Institut Canadien de Québec

VILLE DE QUÉBEC

l'accent d'Amérique

Touchée par la grâce.

VERONIQUE OLMI  
Bakhita  
roman  
Albin Michel

ILLUSTRATION © MUSÉE MÉMOIRE NÉPUL, VILLE DE CHALON-SUR-SAÔNE / JUDOS-PICTOS

Albin Michel

## La nouvelle ligne du risque

LOUIS CORNELLIER



Les Québécois forment-ils quelque chose comme un grand peuple, selon la formule hésitante de René Lévesque, ou plutôt un peuple ben ordinaire, comme le gars de la chanson de Charlebois? Pour Mathieu Bélisle, professeur de littérature au collège Jean-de-Brébeuf et membre du comité de rédaction de la revue *L'inconvenant*, la réponse s'impose. «*La domination de la vie ordinaire*, écrit-il, constitue au Québec un fait massif, absolument déterminant, un fait dont nul ne peut faire l'économie, aussi bien dans la conduite des affaires que dans l'écriture d'une œuvre.»

Dans *Bienvenue au pays de la vie ordinaire* (Leméac), un essai d'une rare intelligence qui brille par sa perspicacité analytique et par son style à la fois limpide et raffiné, Bélisle propose une lecture pénétrante du Québec actuel, de sa culture et de son histoire, afin de montrer que si «*la domination de la vie ordinaire n'est pas un phénomène obligatoirement négatif*», elle entraîne cependant le risque «*que la culture sombre tout entière dans l'insignifiance*».

### Le confort comme idéal

Mais qu'est-ce, au juste, que cette «*vie ordinaire*» qui obsède l'essayiste? Le concept, très fort, est emprunté à Charles Taylor. Dans *Les sources du moi* (Boréal, 1998), le philosophe explique que, dans la civilisation moderne, «*la vie de production et de reproduction, la vie du travail et de la famille*», la vie ordinaire, donc, sous les effets conjugués du capitalisme et de la science, a pris le dessus sur la «*vie de participation*» (engagement politique et social) et sur la «*vie de contemplation*» (l'art, la pensée, la religion) comme conception dominante de la vie bonne. Les considérations terre à terre ou horizontales, en d'autres termes, s'imposent comme l'idéal par excellence.

La vie ordinaire, continue Bélisle, chante les valeurs de la simplicité, du naturel, de l'authenticité, de la familiarité, de l'utile et de la modestie, elle se rabat sur «*la dimension prosaïque de l'existence*», dont elle fait un «*horizon indépassable*». Sa domination s'étend à tout l'Occident, précise Bélisle, mais s'exprime de manière particulièrement forte au Québec.

Sa prégnance en ce presque pays s'explique peut-être, avance l'essayiste, par quelques éléments: les origines modestes de la majorité de la

population, la désertion de l'élite au moment de la Conquête, notre situation de colonisés qui nous interdit un plein engagement politique et les rigueurs de la nature. Notre histoire, faut-il comprendre, nous prédisposait au règne actuel de la vie ordinaire en ne nous ayant jamais vraiment permis un accès souverain à la vie de participation et à la vie de contemplation.

Pour Bélisle, le double rejet québécois de la souveraineté peut être interprété «*comme le refus d'un grand projet*», comme le «*désir de nous maintenir dans la vie ordinaire*», une vie tranquille et confortable dont les héros sont le médecin, qui se contente de veiller sur les corps, l'humoriste ludique, qui procure «*une anesthésie générale des facultés de jugement et de pensée*», et le cuisinier, puisqu'il faut bien manger pour vivre, même sans idéal.

### La foi culturelle

On pourrait penser que l'effacement du catholicisme au Québec a aussi contribué à ce repli sur la vie ordinaire. Or, Bélisle affirme plutôt que même la religion d'antan était vécue ici de manière «*prosaïque*», qu'elle relevait plus de l'habitude que de la foi véritable, qu'elle participait donc déjà de la logique de la vie ordinaire. Les Québécois, suggère l'essayiste, n'ont peut-être vraiment expérimenté la ferveur de la foi — en l'indépendance ou en la justice sociale — qu'en délaissant le catholicisme au moment de la Révolution tranquille, avant de retomber, ensuite, dans leur «*prosaïsme atavique*».

Fils de pasteur, Bélisle raconte avoir appris, en voyant ses parents lire et analyser quotidiennement la Bible, que la lecture n'est pas un divertissement, mais une «*activité vitale*», qui bouleverse l'existence. La culture québécoise, constate-t-il à regret, ne partage pas cette conviction. Elle s'accommode d'un scandaleux taux d'analphabétisme et refuse de voir la lecture sérieuse comme «*un appel à l'exigence et au dépassement*». La lecture, semble-t-elle croire, n'est pas la vraie vie, et ceux qui la pratiquent avec ferveur et gravité sont vite qualifiés de prétentieux. Le culte de l'authenticité, au pays de la vie ordinaire, se confond souvent avec le culte de l'inculte.

Essayiste extraordinaire par sa pensée fine alimentée par le meilleur de notre littérature, Mathieu Bélisle ne renie pas les bienfaits de la vie ordinaire, mais, pour conjurer la banalité qui guette cette dernière, il plaide avec brio pour le besoin de la transcender par la culture et par la «*ligne du risque*» politique.

## POLITIQUE

# Pour en finir avec le complexe de l'infériorisé

La politologue Dalie Giroux reproche aux indépendantistes québécois de ne pas savoir repenser l'anticolonialisme

MICHEL LAPIERRE

«*Prendre la vie politique québécoise par le bout de son épaisseur culturelle*», voilà l'intention de la politologue Dalie Giroux dans *Le Québec brûle en enfer*, livre qu'elle présente comme un «*pari*». Elle n'hésite pas à placer son recueil d'essais «*sous le patronage*» du plus narquois de nos diables littéraires: Jacques Ferron. Pourquoi-il en être autrement? Elle y blâme les tenants de l'indépendance de ne pas repenser l'anticolonialisme.

Née à Lévis en 1974, Dalie Giroux enseigne aujourd'hui la pensée politique à l'Université d'Ottawa, mais reste capable d'élucider ce qu'elle décrit comme «*la croix bleue du Saint-Laurent* (de Chicoutimi à Saint-Georges, de Plessisville à Rimouski), aussi appelée «*mystère de Québec*». Cette géographie du conservatisme, surtout évidente aux élections fédérales, fait partie, selon elle, du «*magma*» de «*la matière symbolique*» où se décelerait «*le mieux le jeu codé de puissances souterraines*» qui hantent la politique.

Le conservatisme en question, aussi présent ailleurs au Québec, se conjugue avec un nationalisme flou qui n'a rien à voir avec les idées de libération nationale et de décolonisation, mais beaucoup avec ce que la politologue appelle «*le complexe*



Signature de la Constitution canadienne par la reine Élisabeth II, en présence du premier ministre Pierre Elliott Trudeau, en avril 1982. L'analyse par Dalie Giroux de l'aberrante continuité occulte entre l'ancien colonialisme de Londres et le nationalisme actuel d'un Parti québécois dégénéré est troublante.

identitaire». L'usage de «*nous*» obsessif caractérise celui-ci. Il se retrouve aussi bien chez les peuples sûrs d'eux-mêmes et dominateurs que chez les peuples, comme les Québécois, historiquement infériorisés et mal à l'aise à l'échelle internationale.

Si la décolonisation par rapport à l'impérialisme britannique apparaît dépassée, c'est que les péquistes ne l'ont pas actualisée en l'élargissant à la dimension de la planète. Il faut, explique Dalie Giroux, non seulement libérer une nation, mais, de façon plus profonde et plus globale, «*décoloniser la société pour sortir de manière concrète de la souffrance économique créée par le capitalisme mondialisé*».

Son analyse remarquable de l'aberrante continuité occulte entre l'ancien colonialisme de Londres et le nationalisme actuel d'un Parti québécois dégénéré est troublante. La politologue soutient ce qui suit: «*L'élite a pris sur elle, de manière aveugle ou intéressée, l'entreprise économique de l'impérialisme britannique et a reformulé en conséquence le projet d'indépendance dans la grammaire de l'identité et de l'État fort qui, pour d'excellentes raisons, ne trouve pas écho chez les nouvelles générations.*»

À elle seule, cette réflexion constitue la clé d'un ouvrage touffu qui suggère plus qu'il n'expose. Elle permet de saisir la portée du cri du cœur lancé par un autochtone au Québec et

que Dalie Giroux trouve sublime. Opposé à la marchandisation de la terre ancestrale par des capitalistes, le militant veut garder cette terre pour assurer le mode de vie de la prochaine génération et s'exclame: «*Pas l'argent. Mes enfants!*» Ce devrait être le cri des indépendantistes québécois.

Collaborateur  
Le Devoir

### LE QUÉBEC BRÛLE EN ENFER

ESSAIS POLITIQUES

★★★★

Dalie Giroux

M éditeur

Saint-Joseph-du-Lac, 2017,

136 pages

## HISTOIRE

# Anticosti dans la mire des « Boches »

Hugues Théorêt raconte la tentative d'appropriation de l'île par l'Allemagne nazie

DAVE NOËL

En 1937, l'île d'Anticosti est dans la mire d'un groupe d'investisseurs allemands en quête de bois pour alimenter l'industrie forestière du III<sup>e</sup> Reich. L'inspection de ses côtes par les «*Boches*» fait craindre la construction d'une base de sous-marins nazie aux portes de l'estuaire du Saint-Laurent. L'historien Hugues Théorêt s'est rendu à Berlin pour tenter d'éclaircir cet épisode embrumé de «*l'île aux naufrages*».

À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, l'intérêt des Allemands pour Anticosti plonge le Canada dans une psychologie nationale. «*Une douzaine d'obus tirée à dix milles nautiques depuis la mer rendraient impossible l'occupation des grandes villes*», prévient le chef du Parti conservateur, Richard B. Bennett, en évoquant les canons allemands qui seraient alignés sur les battures de l'île.

Le vol récent du zeppelin *Hindenburg* au-dessus du Saint-Laurent a marqué l'imaginaire. «*Avec le progrès inouï des moyens de transport, il peut se faire un jour que les villes de Québec et de Montréal ne soient pas totalement à l'abri de bombardements aériens*», écrit Jean-Charles Harvey, de l'hebdomadaire *Le Jour*. Pour noyer le poisson, ce dernier propose déjà la création d'une réserve naturelle qui engloberait les 8000 km<sup>2</sup> de l'île appartenant à la Consolidated Paper: «*On en ferait le plus magnifique parc national du Canada.*»

Comme aujourd'hui, l'exploitation des ressources d'Anticosti est au cœur des débats du Parlement québécois. Opposé à la vente de l'île aux Allemands, le premier ministre Maurice Duplessis devient le héros du Canada anglais. Son

homologue fédéral, Mackenzie King, se réfugie plutôt dans le respect des compétences provinciales dans une lettre au dauphin d'Hitler, Herman Göring, qu'il a rencontré un peu plus tôt à Berlin. Les deux hommes ne pourront réaliser leur voyage de chasse prévu dans les forêts du Dominion.

Anticosti refait surface dans l'actualité en 1942 avec l'arrivée des premiers U-boats allemands qui sillonnent le Saint-Laurent pour torpiller les navires de la marine marchande canadienne. «*Si Hitler a des bottes si pesantes, cela est dû aux capitalistes anglais et américains qui lui ont fourni de l'argent pour se les acheter*, lance Duplessis à partir des banquettes de l'opposition. *Lorsque j'étais au pouvoir, j'ai empêché Hitler de s'installer à Anticosti.*»

Le III<sup>e</sup> Reich a-t-il vraiment envisagé l'implantation d'une base de sous-marins dans l'arrière-cour de l'empire américain? La question est secondaire pour Duplessis, qui ne manque pas une occasion de rappeler son refus de céder les ressources de sa «*province*» aux «*puissances étrangères*». «*C'est plutôt ironique*, observe Théorêt dans son petit essai dédié aux victimes de la bataille du Saint-Laurent, *lorsque l'on sait que ce même premier ministre cédera les mines de fer du nord du Québec à des compagnies américaines dans les années 1950!*»

Le Devoir

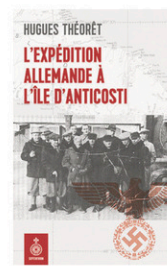
### L'EXPÉDITION ALLEMANDE À L'ÎLE D'ANTICOSTI

★★★★

Hugues Théorêt

Septentrion

Québec, 2017, 190 pages



Renversé. Ébloui. Au point de prendre l'avion pour s'entretenir avec ce Russe qui manie le français comme il l'entend – le tordant, le secouant. Son écriture est une respiration de la pensée...

Entrevue avec Dimitri Bortnikov  
par Yvon Poulin

Participez au **CONCOURS 35 ANS 35 LIVRES À GAGNER**

nuitblanche.com ou **f** *Nuit blanche magazine littéraire*



En kiosque maintenant

Économisez jusqu'à **35%** du prix en kiosque

4 numéros par année

Abonnement en ligne  
**nuitblanche.com**

Magazine papier + Web (inclus)

1 an (34 \$)  2 ans (56 \$) taxes incluses

Nom .....

Adresse .....

Code postal ..... Tél. ....

Courriel .....

Chèque à l'ordre de *Nuit blanche*  VISA  MasterCard

N° de la carte .....

Expiration .....

Postez à *Nuit blanche*, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403  
Québec (Québec) G1R 1R7 ou appelez au 418 692-1354